

Daniel Montagnon

ALIDA

Le temps du sort

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9566884-0-2

© Daniel Montagnon, 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook.

À la mémoire
de mon arrière-grand-père Antoine,
de mon grand-père Gabriel,
et de mon père Jean.
Tous les trois successivement
faïenciers de 1875 à 1976
à la « Manufacture du Bout du Monde »
fondée en 1648 à Nevers.

À mon frère Gérard,
faïencier de 1976 à 2015
à la tête de la même maison.

*« Tout homme dispose de deux vies.
La seconde commence quand il comprend
qu'il n'en a qu'une. »
Confucius*

1

Le soleil émergeait de l'horizon dans un ciel sans nuage. Seule une brume légère, dix mille mètres en dessous de nous, dissimulait pour encore quelque temps les montagnes, les rizières, les villes et les villages de Chine. J'aimais ces instants de début du monde, j'aurais souhaité le lui confier et l'entendre me répondre que lui également ne s'en lassait pas. Mais je craignais qu'il interprète mon admiration comme un manque évident de concentration. Je supposais, peut-être à tort, qu'il considérerait qu'une pilote ayant de l'expérience comme j'en avais devait être blasée par l'environnement extérieur, somme toute banal pour un vol à cette heure précoce de la matinée.

Nous étions seuls tous les deux dans le cockpit. L'effluve délicat de son eau de toilette, un brin exotique m'enchantait et sa présence en siège « commandant de bord », séparé du mien par la console des manettes de poussée me troublait.

Je ne m'attendais pas, lorsque la veille j'avais appris en consultant la feuille de service que je ferais équipe ce matin avec le

commandant Gonzague Navarre, à ce qu'il exerce sur moi cette emprise qui me surprenait moi-même.

Par contre, connaissant ses exigences presque maniaques, j'avais révisé une partie de la nuit dans leurs détails toutes les procédures réglementaires qui, en tant que copilote, m'incomberaient pendant le vol. Pour le reste, je faisais confiance à mon expérience.

Il avait été mon instructeur quelques années plus tôt lors du stage de prise en main obligatoire pour tous les jeunes pilotes recrutés par la compagnie.

Pourquoi à l'époque m'avait-il remarquée, attirant mon attention à la moindre occasion, me souriant à chaque fois qu'il en avait la possibilité, me complimentant plus que je le méritais ? Certainement parce que j'étais la seule femme de la promotion et qu'il me trouvait jeune et belle.

Inutile d'ajouter qu'il n'avait pas fallu attendre longtemps pour que mes camarades s'en aperçoivent et formulent des réflexions à mon sujet, certaines flatteuses, d'autres moins.

Nous le savions en difficulté dans son couple. On le disait en instance de divorce.

Les mieux informés ajoutaient que, lui et Véronique, maintenant son ex-femme, ne se parlaient plus et qu'ils faisaient chambre à part. Lui, la soupçonnait d'entretenir une liaison avec Roger, l'ingénieur mécanicien de la base, pourtant son meilleur ami.

Dans ces années-là, j'étais avec Bruno Dugas, un élève pilote comme moi. C'était un garçon de caractère plutôt jaloux. Il me reprochait sans cesse d'aguicher Gonzague Navarre. J'avais eu beau lui expliquer et lui donner des gages que je n'éprouvais aucune sorte de sentiment à l'égard de notre instructeur, il n'avait rien voulu entendre et était resté buté dans sa jalousie obstinée. Pour lui, l'instructeur en chef en pinçait pour moi et je n'y étais pas étrangère. Ce fut d'ailleurs à partir de ce moment-là que les choses allèrent de mal en pis entre nous. Si bien que peu de temps après, je décidai de le quitter.

À l'issue du stage, j'étais sortie major de notre promotion. Depuis j'avais totalement oublié l'existence de ce formateur exigeant, malheureux en amour et fin séducteur, jusqu'à ce vol de contrôle de ce jour-là. Un test prévu dans le cadre de la procédure

d'évaluation du personnel navigant. Une étape importante pour moi qui ambitionnais de gravir les échelons et de devenir bientôt commandant de bord, du moins je l'espérais. Selon Isabelle, ma meilleure amie, toujours bien informée et qui, par un heureux concours de circonstances, se trouvait chef de cabine sur le même vol Shanghai-Paris, Gonzague Navarre serait maintenant effectivement divorcé. Sa femme aurait obtenu la garde de leurs deux enfants : Pierre, l'aîné, âgé de 5 ans et Anaïs qui va sur ses trois ans. Le frère et la sœur passeraient seulement un week-end sur deux et la moitié des vacances scolaires avec leur père, à condition qu'il ne soit pas de service. Une situation compliquée quand on exerce une profession comme la nôtre.

Le commandant Navarre, cheveux bruns coupés court, portait maintenant la quarantaine rayonnante. Ses Ray-Ban dorées scintillaient sur son bronzage soigné, laissant entrevoir quelques nouvelles rides à peine perceptibles, disposées comme des rayons de fils d'argent de part et d'autre de ses yeux. Il dégageait un charme certain. Il le savait, mais contrairement à la période à laquelle je

l'avais connu je le sentais maintenant distant, presque indifférent, au point que je me surpris à en être déçue. Somme toute, autrefois j'avais été plus flattée que je ne le pensais d'avoir été remarquée par lui et de lui plaire, je ne pouvais plus le contester. Avec le recul du temps je réalisais que Bruno Dugas l'avait mieux perçu que moi. Il avait été plus perspicace.

Toujours est-il que ce matin-là, côte à côte avec cet homme dans le même poste de pilotage je me disais que s'il était vraiment disponible, peut-être que...

Il ne tourna même pas la tête.

« Mademoiselle Alide Brouard, pouvez-vous nous faire le point, je vous prie.

— Mais certainement, commandant ! » répondis-je, interrompant aussitôt le fil de mes pensées.

Je jetais un rapide coup d'œil sur l'ordinateur, un autre sur les écrans du tableau de bord.

« Nous sommes maintenant en ligne de vol, les réacteurs sont aux deux tiers de leurs poussées, nous croisons au niveau trois cents, notre vitesse : cinq cents nœuds ; la route ; trois-quatre-zéro ; le transpondeur est sur

« on » ; nous sommes sous le contrôle de Pékin ; le vent est pratiquement nul et le vieux Georges est enclenché. Tout est OK, commandant. »

Je le vis faire une grimace.

« Vous devriez plutôt dire que le pilote automatique est enclenché. Cela fait plus professionnel, ne trouvez-vous pas ? » me corrigea-t-il d'une voix monocorde, sans se départir de l'indifférence qu'il affichait à mon égard depuis que nous avions embarqué. Son désintérêt pour moi me devenait insupportable. Depuis le briefing et notre installation à bord, il ne m'avait adressé la parole que dans le cadre d'échanges de procédures, comme si nous ne nous étions jamais connus. Certes, je comprenais qu'il ait choisi de garder ses distances, particulièrement aujourd'hui sur ce vol, puisqu'il était chargé d'évaluer mes compétences et mon aptitude à gérer les situations inattendues. Mais de là à me considérer comme un simple instrument de bord, comme une auxiliaire juste chargée d'assurer son service, son attitude frisait l'hostilité.

Je ruminais mon amertume lorsqu'une intuition me vint.

Il se pourrait bien, me dis-je, que Gonzague Navarre se protège non pas de moi, mais de lui-même.

C'était une supposition plausible à laquelle je m'accrochais. Le commandant n'était peut-être pas aussi insensible à ma présence qu'il voulait bien me le montrer.

À ma surprise, il détacha son harnais et se leva de son siège.

« Puisque la machine est entre de bonnes mains, je vous la laisse. Je vais aller m'étendre un peu dans la cabine de repos. Vous m'appellez si nécessaire et surtout, restez vigilante. »

Il déverrouilla la porte puis se retourna.

« Bonne veille, Alide ! » ajouta-t-il sur un ton presque inaudible, comme s'il se parlait à lui-même. »

Je ressentis aussitôt une bouffée de bien-être comparable à celle que j'avais éprouvée, bien des années plus tôt, lorsque Jean-Marie Michel, mon chef pilote à l'aéroclub de Coulommiers, m'avait lâchée pour mon premier vol en solo.

« Maintenant c'est à toi de jouer, m'avait-il lancé en descendant du biplace école. Ce n'est pas compliqué, tu appliques ce que je t'ai appris. Tu décolles, tu effectues un tour de piste comme ceux que nous venons de faire et ensuite, tu te poses. ». Après quoi, Jean-Marie avait refermé la verrière, me laissant seule aux commandes. Je le verrai toujours marcher à reculons sur le tarmac, le pouce dressé vers le haut en signe d'encouragement. Le large sourire qui avait illuminé sa moustache m'avait rendu confiance en moi. J'avais alors vérifié mon harnachement, ajusté mon casque radio, puis j'avais poussé légèrement la manette des gaz jusqu'à ce que l'avion s'ébranle. Puis je l'avais conduit jusqu'à l'entrée de la piste d'envol

Une fois revenue sur le plancher des vaches, Les jambes encore tremblantes, Jean-Marie m'avait serrée contre lui comme j'aimerais que mon père puisse encore le faire.

« Salut, ma belle ! Je t'apporte un thé et je viens faire un brin de causette avec toi. »

Isabelle, profitant de l'absence du commandant, entraînait sans vergogne dans le

poste de pilotage, un gobelet fumant à la main.

Isabelle et moi, nous nous connaissons depuis notre année de préparation à l'ENAC¹. À l'époque, nous partagions ensemble un logement en colocation dans le centre de Toulouse. Elle aussi aurait bien voulu devenir pilote de ligne, mais un léger trouble de l'audition causé par la pratique de la plongée sous-marine, son sport préféré, l'avait contrainte à y renoncer. Mais, comme elle souhaitait rester navigante dans l'aviation civile, elle n'avait pas eu d'autre choix que de s'orienter vers le service en cabine. Plutôt douée, elle avait gravi sans peine les échelons des responsabilités.

Son nouveau métier lui plaisait.

« Tu as une mine radieuse ce matin ! » lança-t-elle, tout en enjambant la console centrale et en venant s'installer sans la moindre hésitation à la place du commandant.

À ma surprise, je la vis ôter ses escarpins, défaire ses cheveux roux cuivré qui ruisselèrent sur ses épaules en un flot auburn. Elle se cala confortablement de biais dans le

¹ École Nationale de l'Aviation Civile.

creux du siège et ramena ses pieds nus sous elle.

La décontraction d'Isabelle m'étonnera toujours.

« Je préfère te voir dans ta forme de ce matin plutôt que dans celle d'hier, me lâcha-t-elle. Sais-tu que tu m'as vraiment fait peur ? Je ne t'avais jamais vue dans cet état. Il faudra bien que tu m'expliques... »

J'évitai de la regarder, simulant une vérification indispensable des appareils de navigation.

« *Voilà qu'arrive ce que je redoutais...* » me dis-je. J'étais contrariée. J'appréciais la compagnie de ma meilleure amie, mais je n'avais aucune envie, ce matin là de revenir sur les épisodes de la veille, au cours de notre virée dans la province du Jiangxi, d'autant plus que je me rappelais à peine le retour à Shanghai par le vol intérieur, tant j'avais été perturbée. À ma connaissance, rien ne pouvait expliquer ce qui s'était passé. Était-ce à cause des décalages horaires successifs ou de la nourriture chinoise que j'ai toujours eu du mal à digérer, ou plus probablement encore à cause de la fatigue de ces derniers jours ? - J'avais dû remplacer un collègue, ce

qui m'avait fait sauter deux jours de repos. - Mais cela pouvait tout aussi bien être dû à mille autres raisons que j'ignorais.

Isabelle poursuivit son investigation.

« Ne me sors pas, une fois de plus, ton explication fumeuse.

— Tu m'énerves, Isabelle. »

J'espérais que le ton sec de ma réplique lui ferait lâcher prise, mais connaissant sa ténacité, je ne me faisais guère d'illusions. Je précisai donc :

« Je t'assure que c'est à cause du hamburger aux champignons noirs que j'ai acheté sur le quai au bord du Yangzi Jiang. Le marchand ambulant a dû le garnir d'hallucinogènes, c'est certain ! D'ailleurs, dès la première bouchée, j'ai bien senti qu'ils n'étaient pas de première fraîcheur. »

Isabelle fit la moue, manifestement peu convaincue par mon explication. J'insistai :

« Mais maintenant, sois rassurée, tout va bien et n'en parlons plus.

— Ah non, ma belle, pas à moi, tu ne t'en sortiras pas si facilement. Reprenons plutôt les choses par le début. Tout a commencé dans le magasin de porcelaines quand le vieux marchand vêtu d'un costume

traditionnel s'est approché de nous pour nous demander si nous souhaitions un renseignement. »

Effectivement, revoir devant moi ce vieux Chinois à la barbe grisonnante et aux moustaches tombantes m'avait ébranlée. Cet homme âgé, vêtu à la chinoise, ne m'était pas inconnu. Pourtant je ne l'avais encore jamais rencontré dans la réalité. Mais en songe, oui. En cauchemar, devrais-je préciser, et à plusieurs reprises, surtout ces derniers temps. Je marche dans les pas de ce vieillard. Nous gravissons une montagne par un sentier tortueux. Nous sommes parmi un groupe de gens terrifiés. Des femmes pressent leurs enfants exténués d'avancer. Elles les tirent par la main leur expliquant qu'ils sont en danger. Moi, j'ai quelques années de moins qu'aujourd'hui. Je suis sans crainte. J'ai confiance en ce vieil homme qui a pour nom Huyang et pour lequel j'éprouve une affection presque filiale. Mais une fois parvenus au sommet, il sort soudain un poignard de sa manche et le lève sur moi...

Chaque fois que je cauchemardais, c'était toujours à cet instant précis, juste avant de mourir, que je me réveillais en sursaut,

ruisselante de peur, le cœur battant la chamade à tout rompre, si bien que je n'ai jamais su ce qu'il me serait advenu par la suite.

Revoir ce vieux Chinois a aussitôt suscité en moi la même terreur. J'ai cru qu'il allait m'agresser une fois encore.

Isabelle me regardait avec acuité. Devinait-elle le cours de ma pensée ?

« Alors, tu t'es évanouie, enchaîna-t-elle. Il a fallu que le marchand m'aide à te relever et à t'étendre dans son arrière-boutique. Tu t'es réveillée au moment où il t'apportait un verre d'eau. Tu as alors hurlé et tu t'es débattue, exigeant qu'il se retire. Ce qu'il a fait, consterné. J'en étais confuse pour lui. Sérieusement, Alide, dis-moi. Que t'est-il arrivé ?

— Mais je n'en sais rien. Je ne cesse de te le répéter. »

Je n'avais nullement l'intention de lui raconter mes cauchemars.

Elle se passa la main dans les cheveux, se contorsionna sur le siège en changeant de position. après quoi elle poursuivit :

« Et puis, ce n'est pas tout, poursuivit-elle, il y a eu aussi ton comportement

incompréhensible devant un vase au musée de la céramique de Jingdezhen. C'était un vase de forme ovoïde... »

Elle n'avait pas besoin de me décrire cette porcelaine, je la connaissais comme si je l'avais moi-même réalisée. Son décor représentait une montagne semblable à celles que j'avais admirées dans la baie d'Along, et en dessous, un jeune mandarin qui pêchait au bord d'un torrent. On pouvait apercevoir derrière lui une pagode aux angles de toit recourbés vers le haut. C'était une pièce d'une rare splendeur.

Mais pourquoi étais-je tombée en arrêt devant cette porcelaine ? Je ne trouvais pas d'explication. La voix de mon audio-guide l'avait datée des dernières années de la dynastie Ming. Ce que j'avais aussitôt transposé. Cela correspondait au XVII^e siècle de notre ère occidentale.

Isabelle poursuivit sa narration.

« Tu étais comme sidérée devant cette céramique. Ton immobilité empêchait les autres visiteurs d'avancer. Tu restais là, plantée devant la vitrine, le visage blême, si pâle que j'ai commencé à m'inquiéter, surtout après l'épisode du marchand. Ne me

dis pas, ma chère, que tu étais tombée amoureuse d'un vase chinois ? De Gonzague Navarre, oui, cela je le comprendrais... Je t'ai toujours dit qu'il serait un jour l'homme de ta vie... Je sais que tu ne me crois pas, mais tu verras...

— Arrête cela tout de suite, Isabelle ! »

Du coup le silence se fit entre nous, pendant lequel je m'efforçais toujours de comprendre.

« C'était étrange, commençai-je à me confier à haute voix après un temps de silence, plus je regardais ce vase, plus il m'apparaissait familier comme si lui et moi avions partagé quelque chose en commun.

— Que veux-tu dire par « quelque chose en commun » ? Tu m'intrigues, Alide. Explique-toi.

— Eh bien voilà, mais tu ne vas pas me croire.

— Dis toujours.

— Comment te l'expliquer ? Il me semblait que j'avais vécu auparavant avec cette porcelaine. Non pas comme si elle m'avait appartenu (ce qui aurait déjà été étrange puisque je la découvrais pour la première fois) mais plutôt comme si c'était elle qui

m'avait reconnue et qu'elle me le faisait savoir... Ce fut une rencontre singulière !

— Ne me dis pas que tu l'as entendue te parler, je ne te croirais pas.

— Non, je ne suis pas folle. Je dirais plutôt que j'ai cru ressentir ce que son décorateur a voulu exprimer. Il m'a semblé reconnaître la vieille pagode au bord du torrent et pour un peu j'aurais pu identifier le jeune pêcheur.

— Alors là, ma belle, tu délires. Que tu aies ressenti une émotion comme on peut en éprouver devant une toile de maître, cela, je peux à la rigueur le concevoir. Bien que, tu m'avoueras qu'il est plutôt rare qu'une céramique provoque ce genre d'émoi. »

Elle se pencha vers moi. Je maintenais le regard fixé sur l'horizon loin devant l'avion. Elle se fit convaincante :

« Toujours est-il, et je te le dis comme je le pense, tout cela n'est pas normal. De deux choses l'une : soit tu es sujette à des hallucinations et dans ce cas il faut te reposer, aller consulter et te soigner, soit tu es l'objet d'un phénomène paranormal. Il y a des gens, paraît-il, qui prétendent que ces manifestations sont plus fréquentes qu'on le croit, surtout dans un pays au passé aussi

riche que la Chine. Ils affirment que des forces issues de vies antérieures peuvent resurgir auprès de personnes particulièrement réceptives. Mon père est de ceux-là. Il développe à ce sujet une théorie qui lui est chère. Personnellement, je ne sais pas trop quoi en penser. Mais, te concernant, je ne suis pas loin de penser qu'il n'a peut-être pas tout à fait tort. »

Elle attendit une réaction de ma part, mais je n'avais aucune envie d'entrer dans son univers ésotérique.

Comme le silence se prolongeait, elle consulta sa montre.

« C'est bien beau tout cela, mais il faut que je te quitte. Il va bientôt être l'heure du service aux passagers. »

En deux tours de main, elle refaçonna son chignon, rechaussa ses escarpins et me fit en partant un signe amical que je lui rendis, assorti d'un sourire forcé.

Le commandant Navarre, une fois de retour, insista pour que j'aie également me reposer quelque temps. Nous devions être en forme, lui et moi, pour exécuter les phases les plus

déliçates du vol, que sont l'approche sur Roissy et les manœuvres d'atterrissage.

Je savais par expérience le secteur de la région parisienne particulièrement encombré. Les équipages doivent, ici encore plus qu'ailleurs, assurer une veille attentive aux instructions radio que leur délivrent les contrôleurs au sol chargés de réguler le trafic. La mise en œuvre de leurs consignes codifiées, parfois peu audibles ne souffre aucun délai d'exécution. Cela, tout en gérant en même temps le taux de descente, l'alignement dans l'axe de la piste et la surveillance des dizaines de cadrans, d'écrans, de voyants et d'avertisseurs sonores. De plus, comme il fera nuit et que les conditions météo sont annoncées localement en voie de dégradation, j'avais pleinement conscience qu'il faudrait une parfaite cohésion entre le commandant de bord et sa copilote. Je m'attendais naturellement à ce que mon évaluation professionnelle soit appréciée au cours de cette phase délicate du vol.

Je m'étais allongée sans m'endormir, trop préoccupée par la crainte de ne pas entendre

l'appel du commandant, au cas où il aurait besoin de moi. Ainsi, étendue sur le dos, à respirer l'air conditionné si peu naturel, à entendre le sifflement continu des réacteurs, à repenser aux étranges phénomènes incompréhensibles dont j'avais été l'objet dans la capitale de la céramique, à m'étonner de ma sensibilité inattendue aux charmes de Gonzague, je mélangeais toutes ces choses en un magma syncrétique. Peu à peu, alors que je sommais dans un demi-sommeil, l'aura d'un homme m'apparut. J'avais d'abord cru qu'il s'agissait de celle de Gonzague Navarre. Mais j'eus rapidement la conviction que ce n'était pas la sienne. Ce fut seulement lorsque mon téléphone vibra pour m'indiquer qu'il était temps de rejoindre le poste de pilotage qu'un prénom me vint subitement à l'esprit : « Antoine ». Mais, J'avais beau m'interroger, personne parmi mon entourage ni mes connaissances ne se prénommait ainsi. Mais il n'était désormais plus temps d'y réfléchir. Je retouchai mon maquillage face à la petite glace trop basse pour moi, j'ajustai une mèche, toujours la même, qui me tombait sur l'œil, je défroissai mon corsage et je

rejoignis mon siège de copilote à l'avant du Boeing triple sept.

« Avez-vous pu vous reposer un peu ? me demanda le commandant Navarre sans lever la tête de ses instruments et sans que j'aie eu le temps de le saluer.

— Oui, ça ira, commandant. Qu'y a-t-il de nouveau ?

— Tout va bien. Le plan de vol se déroule comme prévu. Nous devrions entamer la descente dans deux heures. »

J'aurais aimé qu'il m'appelle « Alide » comme il l'avait fait quelques heures plus tôt. Je fus quelque peu déçue.

Je repris le contrôle de l'avion et m'affairai à une surveillance complète des différents paramètres en gardant en tête, bien que je me l'interdisse, la question de savoir qui se cachait derrière cet énigmatique Antoine.

« Mais, bon sang, qu'attendez-vous, mademoiselle Brouard ? Où êtes-vous actuellement ? Certainement pas à votre poste dans cet avion. Réagissez ! »

L'admonestation ulcérée du commandant Navarre me fit sursauter.

« Quoi ? Quoi ? Que se passe-t-il ? »

C'est alors que le clignotant rouge au tableau de bord attira mon attention.

« Alors, mademoiselle Brouard que fait-on lorsque le programmeur signale une anomalie ? Ne l'avez-vous ni vu ni entendu ? Ce n'est pas croyable !

— Oui, commandant, il me semble que nous sommes parvenus au point alpha. Il nous faut... il nous faut entamer notre descente.

— Il vous semble, il vous semble dites-vous, soyez plus précise et agissez ! Qu'attendez-vous, bon sang ! »

J'affichai aussitôt la fréquence radio du contrôle régional pour lui annoncer notre intention de changer de niveau. Il me donna la clairance non sans ajouter une remarque acerbe que mon voisin de siège approuva d'un hochement de tête. Je réduisis de la main gauche la poussée des réacteurs et laissai, de la main droite, baisser le nez de l'avion jusqu'à l'obtention du taux conforme de descente. Je vérifiai ensuite que « le vieux Georges » avait bien enregistré la manœuvre. Je tournai la tête vers le commandant. Il était rouge de reproche.

« Il faudrait que vous vous décidiez à piloter cet avion, mademoiselle ! »

J'avais honte. Une erreur aussi grossière ne m'était encore jamais arrivée. Que je la commette le jour même de mon test me consternait. « *Devrai-je repousser à plus tard mes ambitions ?* » me demandai-je ? Je m'en voulais sévèrement, mais il était trop tard.

Le commandant me foudroyait du regard sous ses lunettes foncées.

« Il y a derrière vous, poursuivit-il sur le même ton sévère, des passagers en cabine que vous devez convoier sains et saufs à Charles-de-Gaulle où leurs familles les attendent. Ne l'oubliez jamais, mademoiselle ! »

Je me terrais dans un silence contrarié. Lui ne m'adressa plus la parole si ce n'est pour échanger les informations et les consignes indispensables à la poursuite du vol.

On respirait une atmosphère lourde de tensions dans le cockpit du Boeing.

Une heure plus tard, une fois l'avion immobilisé sur le tarmac et raccordé à l'aérogare par les deux passerelles, les passagers fatigués mais satisfaits de leur voyage quittèrent le bord sous nos saluts de circonstance.

Les agents de l'entreprise de nettoyage, aspirateurs et sacs-poubelles en main les remplacèrent aussitôt dans les travées, tandis que nous, le commandant Navarre et moi-même, retournions à notre poste, dans le nez de l'avion pour débriefer le vol.

« Parlons de votre test, Alide... » commença le commandant en sortant de sa sacoche de cuir le dossier sur lequel il devait consigner ses conclusions, ses observations personnelles et ses recommandations à mon sujet. Il s'exprimait sur un ton plutôt cordial. Ce qui me surprit. Je pris le plus discrètement possible une longue inspiration, prête à encaisser le verdict. Mais, une chose me rassura un peu, il m'avait appelée par mon prénom.

Il releva la tête et me regarda dans les yeux. Les siens, sans ses Ray-Ban étaient de couleur bleu acier. Durs et tendres à la fois.

« Hormis l'incident du point alpha dont nous reparlerons, commença-t-il, le vol s'est parfaitement déroulé. Vous avez minutieusement préparé votre navigation. Vous avez pris sans hésitation les décisions qu'il fallait, quand il le fallait... Ou enfin presque... »

Il se racla la gorge et m'adressa un regard que je n'eus aucune peine à interpréter. Il souhaitait visiblement me ménager tout en restant ferme à propos de ma défaillance.

« Pour tout dire, et ce n'est pas pour vous flatter, continua-t-il, j'ai apprécié de vous avoir comme copilote. Vous le verrez vous-même lorsque vous serez commandant de bord, il n'y a rien de plus pénible que de faire équipe avec un collègue en qui on n'a pas totalement confiance car on s'interroge sur le comportement qu'il pourrait avoir en cas de gros pépin. Les situations extrêmes exigent une cohésion totale de l'équipage. Sincèrement, si j'en avais la possibilité, je ferais en sorte que nous volions désormais ensemble. Mais ne rêvons pas, vous connaissez les facéties du tableau de service. »

Je tombai des nues. Comment pouvait-il me tenir un tel discours après mon impardonnable erreur ? Mais le ton changea bien vite.

« Venons-en à votre défaillance à la verticale du point alpha. Franchement, Alide, je n'ai pas compris votre manque de réaction à ce moment crucial du vol, vous toujours très

rigoureuse. Mais à quoi pensiez-vous donc ? continua-t-il de sa voix devenue dure et rocailleuse. Dans vos rêves peut-être, que sais-je ? Mais pas aux commandes d'un avion de ligne. Écoutez-moi bien : CECI N'EST PAS ADMISSIBLE ! Mesurez-vous les conséquences de votre absence ? Nous traversions, et vous le saviez parfaitement, un espace particulièrement fréquenté par de nombreux aéronefs. Or, c'est précisément dans des zones surchargées comme celle-ci qu'il faut rester concentré et agir vite. Vous auriez dû anticiper. »

Je me sentis blêmir.

Il maintint son stylo-bille suspendu au-dessus de la feuille. Il m'observa à nouveau sans que je parvienne à deviner ce qu'il pensait. Puis je vis son regard virer imperceptiblement au bleu pastel. Il se décida enfin et, d'une écriture décidée, il rédigea son appréciation tout en me l'énonçant à haute voix.

« Mme Alide Brouard remplit toutes les conditions exigées par la compagnie pour exercer les fonctions de copilote sur Boeing 777. Ses compétences professionnelles avérées, conjuguées à des qualités personnelles de rigueur, de sérieux ainsi que

sa détermination à progresser font d'elle un élément sur lequel la compagnie peut compter. Toutefois son jeune âge et sa récente élévation à la fonction de copilote sur ce type d'appareil doivent être pris en compte. C'est la raison pour laquelle je préconise le maintien de Mme Alide Brouard dans ses fonctions actuelles. Une élévation au grade de commandant de bord pourrait être envisagée positivement dans l'avenir, sous réserve qu'elle soit reconnue apte par le comité médical et par un nouveau test en vol ».

J'étais soulagée. Son appréciation s'avérait finalement équilibrée. Certes, il ne validait pas mon test. Je l'acceptais volontiers. C'était justifié. Mais, il m'accordait une seconde chance. J'étais encore jeune, je pouvais patienter une année de plus.

Je me détendis. Je laissai échapper un sourire de soulagement qu'il remarqua. Je le lus dans ses yeux. Peut-être même l'attendait-il.

Il signa le document et le rangea dans sa sacoche en prenant un temps anormalement long pour finir d'en boucler la sangle. J'avais d'abord cru qu'il hésitait à aborder un

nouveau sujet de conversation, d'autant que je remarquai une légère rougeur lui monter aux pommettes. « Que va-t-il me demander maintenant ? » m'inquiétai-je en me préparant à rétorquer à toute avance inopportune.

« À présent que ce foutu test est classé, dit-il avec une certaine timidité dans la voix, qui me toucha, oublions-le. Aussi, Alide, si vous le voulez bien et je vous le demande en toute cordialité j'aurais plaisir à ce que vous ne me considériez plus comme votre pilote contrôleur ou votre ancien instructeur mais simplement comme l'un de vos collègues. N'appartient-on pas, vous et moi, à la même catégorie de navigants ? Alors si vous en êtes d'accord, nous commencerons par nous tutoyer. Ce « *vous* » entre nous a quelque chose d'anachronique, ne trouves-tu pas ?

— Euh, oui monsieur... pardon... Oui, comme *tu* veux. Cela me convient également. »

J'étais déconcertée.

Heureusement, je pus faire diversion en lui faisant remarquer qu'il risquait de perdre un feuillet qui dépassait de sa sacoche.

« Ah ! Oui, j'allais oublier, dit-il, les yeux étincelant d'une malice inattendue. Il s'agit d'une invitation pour deux personnes à la représentation de la Traviata à l'Opéra Garnier, vendredi prochain. J'ai l'intention d'y aller, j'adore l'opéra et j'aurais grand plaisir si *tu* acceptais de m'accompagner... Enfin, si *tu* es libre, bien entendu... Ne *te* crois pas obligée d'accepter, mais je sais que *tu* aimes également le chant lyrique. Alors qu'en dis-tu ?

— Pourquoi pas ! m'entendis-je répondre placidement alors que j'étais aux anges.

— Parfait, c'est entendu, enchaîna-t-il sans me laisser le temps de réagir davantage, comme s'il craignait que je revienne sur mon accord. Je passerai te prendre vers 19 heures. J'ai ton adresse et ton numéro de portable dans le dossier. »

Lorsque nous nous séparâmes dans le hall de l'aérogare, je réalisai soudain que contrairement à lui, moi je ne connaissais ni son adresse, ni son numéro de portable. Je n'avais désormais aucun moyen de me décommander au cas où, après réflexion, je jugerais préférable de ne pas donner suite.

J'aurais encore pu le rattraper. Une foulée
m'aurait suffi. Mais je n'en fis rien.

2

Quatre siècles plus tôt, un matin de septembre 1616, à Nevers.

Jean-Guy, le vieux maître d'apprentissage, son éternel calot sur la tête se baissa pour mieux examiner la pièce qu'il venait de réaliser. Il fit faire une lente rotation à la tournette sur laquelle l'aiguïère luisait encore humide et nue, semblable à une nymphe galbée à la sortie de son bain.

« Alors, Tonio, qu'en dis-tu ? demanda-t-il au jeune garçon d'une quinzaine d'années, les cheveux châtons encore bouclés, un foulard rouge défraîchi noué autour du cou.

— Elle est ma-gni-fique ! Oh, que j'aimerais savoir tourner aussi bien que toi !

— Ça viendra, tu verras, l'encouragea-t-il. Après tes deux années d'apprentissage, je trouve que tu t'en tires déjà bien. Quant à la terre que tu m'as préparée pour tourner l'aiguïère, elle convient parfaitement. Elle glisse doucement entre les mains tout en restant ferme. Regarde, ajouta-t-il en désignant le col et le ventre de la pièce, les formes se maintiennent d'elles-mêmes. Il se

pourrait bien que nous ayons enfin trouvé la bonne formule d'assemblage. Grâce à toi, Tonio ! ajouta-t-il en lui posant affectueusement la main sur l'épaule.

— Je n'ai aucun mérite, répondit l'adolescent. La proportion est toujours la même : une mesure de marne des Terres-Blanches pour trois mesures d'argile du Banlay. Mais ce qui a changé, ajouta-t-il fièrement, c'est que cette marne-là provient d'un filon de couleur plus foncée que j'ai repéré en bas de la carrière au pied du Mont-à-Pins à proximité du chemin de Marzy.

— Reste encore à savoir si la composition résistera à l'épreuve du séchage, fit observer Jean-Guy en faisant une moue dubitative. Rien n'est encore gagné.

— Je suis certain qu'elle tiendra ! » affirma le jeune garçon.

Il alla prendre l'aiguière et vint la déposer sous un linge humide dans le séchoir avec la précaution solennelle du diacre portant l'évangélique le dimanche à la grand-messe.

Antoine faisait la fierté de Jean-Guy. Le tourneur expérimenté avait été lui-même à bonne école, autrefois, au Logis Saint-Gildas auprès d'Augustin Conrade, le grand-oncle

d'Antoine, le premier à avoir importé à Nevers les procédés de la faïence déjà bien connus en Ligurie.

« Il est doué le gamin ! » laissa échapper le maître d'apprentissage.

Antoine n'avait nul besoin qu'on le complimente. Il avait lui-même conscience d'être parvenu au niveau d'aptitude fixé par son père pour l'obtention de son brevet d'apprenti faïenceur. Encore fallait-il que Dominique Conrade partage la même appréciation et permette à son fils d'accéder à l'étape suivante de sa formation : la composition de l'émail. La chose n'était pas acquise. Le fils savait pertinemment que cela dépendrait de l'humeur de son père, le jour où il en ferait la demande. Jean-Guy partageait le même point de vue. La versatilité du maître faïencier était aussi bien connue des gens de la fabrique que de beaucoup monde dans le quartier, Dominique Conrade avait le sang vif.

Pour en arriver à ce stade de maturité professionnelle, Antoine avait dû se plier aux exigences de son père, lequel avait donné comme instructions à Jean-Guy de ne lui accorder aucun ménagement ni pour soulager

la fatigue de son jeune âge, ni, pour tenir compte, l'hiver, de ses doigts gonflés d'engelures.

Les anciens de l'atelier, eux non plus, n'avaient eu nulle pitié pour le fils du patron. Tout au contraire, ils avaient pris plaisir à lui infliger les corvées les plus pénibles et bien souvent inutiles.

Au fil des années, Antoine s'était forgé une personnalité de dur au travail sans jamais rien montrer des humiliations qu'il subissait. « Tu es un Conrade, mon fils ! » lui avait dit son père, la première fois qu'il avait osé se plaindre.

« Buongiorno ! » lança vigoureusement Dominique Conrade en entrant dans l'atelier. Les compagnons répondirent par un « bonjour » peu convaincu, sans quitter des yeux leur ouvrage en cours.

Comme chaque matin, Dominique alla saisir un bougeoir qu'il vint allumer à un tison incandescent prélevé dans le foyer du four. Après quoi il se dirigea vers le laboratoire à émaux tout en sortant une clé de la poche de sa blouse.

Antoine le retint par la manche.

« Père, j'ai quelque chose à vous demander.

— Quoi donc, Tonio ? » fit le père en se retournant, visiblement agacé par l'intervention inattendue de son fils.

Comme par magie, le silence se fit dans l'atelier au point qu'on parvenait à entendre les conversations des passants qui remontaient la rue de la Tarte² pour se rendre au marché.

L'apprenti se fit suppliant.

— Père, laissez-moi enfin entrer avec vous. Apprenez-moi à composer l'email.

Le maître faïencier toisa son fils.

« Nous verrons cela lorsque tu auras réussi ton brevet d'apprentissage.

— Mais vous pouvez demander à Jean-Guy, il est fier de moi. Il dit que je me débrouille bien et que j'ai acquis suffisamment d'expérience pour être à la hauteur du brevet.

— C'est ce que nous allons voir. »

Le patron posa son bougeoir sur le rebord d'un plan de travail et appela son tourneur, lequel s'était discrètement éloigné, ne souhaitant pas être mêlé à un probable conflit entre Conrade père et le fils.

² Actuelle rue du 14 juillet.

« Approche, Jean-Guy et dis-moi où en est Tonio !

— Il progresse bien. Il a beaucoup de facilités. Peut-être lui manque-t-il de la régularité dans la production des pièces en série. Mais cela lui viendra avec le temps. Le principal, c'est qu'il acquière des bases solides, ce qui est le cas. Il possède un sens de la terre peu commun pour un jeune de son âge. Je ne serai pas étonné, s'il continue de progresser ainsi, qu'il devienne un jour un des meilleurs tourneurs de la confrérie. Il a de quoi tenir, si vous me le permettez, vous-même...

— Cela suffit, Jean-Guy, arrête de me brosser les chausses, montre-moi plutôt quelques-unes de ses prétendues talentueuses réalisations ! »

Le maître d'apprentissage tira d'un rayonnage mural une longue planche sur laquelle une vingtaine de pièces semblables étaient soigneusement alignées.

« Voyez patron, voici la série de pichets que je lui ai fait tourner hier. Ils sont plutôt corrects pour un jeune de quinze ans, après seulement deux années d'apprentissage. »

Dominique Conrade se baissa, ferma un œil et plaça l'autre dans l'enfilade des pichets.

« Ce n'est pas satisfaisant, constata-t-il, mécontent. Jean-Guy, tu as encore à faire progresser Tonio ! Regarde ce pichet est plus haut que les autres. Et celui-ci est plus ventru. Celui-là est vrillé. Tu dois toujours être d'une extrême exigence avec lui. Tu connais le dicton : « *C'est en tournant qu'on devient tourneur.* » Alors fais-le travailler dur et ne lui passe aucune erreur. Tu es trop familier avec lui. Reprends-toi ! »

Sur quoi, le maître faïencier reprit son bougeoir et entra dans le cabinet en refermant la porte à clé.

« Allons, ne t'en fais pas, mon gars, tenta Jean-Guy en ébouriffant les cheveux bouclés du jeune garçon éconduit. Tu pourras toujours devenir un bon potier. »

Antoine se retourna en rage.

« Ah, ça jamais ! Ce n'est pas potier que je veux devenir, mais maître faïencier, comme mon père, comme feu mon oncle Jean-Baptiste et mon grand-oncle Augustin. Je suis un Conrade, moi ! Peux-tu comprendre cela, toi ? Sais-tu pourquoi je veux connaître les secrets de l'émail ? Parce que sans émail, il

n'y a pas de faïence mais que de la vulgaire poterie. »

Jean-Guy avala l'offense sans broncher. Il connaissait suffisamment l'impulsivité de l'adolescent pour ne pas intervenir dans ses moments de colère.

« Ah, poursuivit l'apprenti en fureur, si mon père s' imagine que je ne connais rien à l'émail, il se trompe ! Je sais qu'il le compose à base d'un sable qu'il fait venir d'une carrière près de Béard. Je le sais par le charretier qui l'a livré l'an dernier et auquel j'avais posé la question. Il faut faire fondre cette silice en la mélangeant à un oxyde de couleur rouge dont j'ignore la nature. Je sais aussi qu'il est pratiquement impossible d'atteindre la température de fusion sans ajouter à cet assemblage des produits que père appelle des « fondants ». J'ai surpris père alors qu'il en parlait avec André, en train d'alimenter le feu. Mais, même contre une bonne bouteille de Pouilly chapardée dans la cave, je n'ai pas pu en savoir davantage. André a seulement essayé de me faire croire que pour faciliter la fusion, mon père introduisait des tessons de cristal dans la composition. J'en ai ri. Je ne serais pas

étonné que ce soit une blague que Dédé aurait été trop heureux de me faire gober.

— Alors, si tu sais de quoi est fait l'émail de ton père, pourquoi veux-tu qu'il te l'enseigne ?

— Il faut que je sache quel est cet oxyde de couleur rouge, quels sont ces fondants et dans quelles proportions il convient de les adjoindre au sable. Mais crois-moi, Jean-Guy, je finirai bien par le savoir ! »

*

Midi sonnait au beffroi lorsque le valet Honoré Rousset sortit du palais ducal par la porte dissimulée sous l'échauguette de la rue des Ouches. Il avait revêtu son costume d'apparat, un pourpoint vert à galon d'or et était coiffé d'un tricorne de même couleur.

Pour éviter de tacher ses chausses blanches, il enjambait précautionneusement les flaques d'eau souillée et les bouses malodorantes qui jonchaient l'étroite ruelle. Elles étaient particulièrement nombreuses ce matin-là, jour du marché aux bestiaux.

« Eh, l'homme du château, l'invectiva d'un ton moqueur Paulo, le maquignon de

Sermoise qui s'en retournait chez lui au cul d'une dizaine de veaux gras, écarte-toi et prends garde à ton habit. Tu pourrais le crotter ! »

Honoré Rousset se contenta de se serrer contre le mur du palais sans lui accorder le moindre regard. En revanche, il se hâta de glisser sous son pourpoint le document roulé et scellé du cachet des Gonzague.

Il fut soulagé lorsqu'il atteignit le haut de la rue de la Tartre. Les déjections animales y étaient moins nombreuses.

Levant les yeux le valet chercha à distinguer parmi les lampions et les nombreuses invites des boutiques du quartier l'enseigne de la fabrique des Trois Rois. Il aurait dû situer de mémoire l'emplacement de l'atelier car il était déjà venu y retirer une commande destinée au palais. Mais cela datait de quelque temps, car il se disait parmi les domestiques du château que Madame ne souhaitait désormais plus rien faire faire au sieur Dominique Conrade.

Antoine s'apprêtait à fermer l'échoppe pour la pause méridienne quand il aperçut le valet hésiter puis se diriger dans sa direction. Il n'eut alors aucun doute. Le palais se décidait

enfin à s'adresser à nouveau aux Trois Rois. Il avait souvent entendu son père se plaindre que ses confrères recevaient des commandes des Gonzague, mais lui plus aucune. Dominique en rageait, il en voulait au duc Charles et à la duchesse Catherine.

Antoine maintint la porte ouverte.

« Bonjour messire, soyez le bienvenu. Entrez, je vous en prie.

— J'ai à m'entretenir avec le sieur Dominique Conrade, énonça l'émissaire sans se départir de son port rigide de laquais en mission, où puis-je le trouver ?

— Vous êtes à la bonne adresse. Suivez-moi, je vais chercher mon père.

— Père, s'écria Antoine en frappant à la porte du laboratoire, il y a là un envoyé du palais qui demande à vous parler.

— Que veut-il ce larbin ? répondit le faïencier, manifestement contrarié d'être dérangé.

— Sieur Conrade, embraya le valet de la voix la plus forte qu'il pût avec un chevrottement accentué, j'ai là un commandement que la sérénissime duchesse Catherine me mande de vous remettre en main propre.

— Bon, bon, j'arrive. »